

VOIX DU PASSÉ

Les souvenirs d'enfance ont le don bienfaisant de nous faire oublier plus d'un chagrin cuisant. Voilà pourquoi, le soir, souvent je me rappelle cette époque bénie où la vie est si belle, où les oiseaux, les fleurs, le soleil et l'air pur nous font un horizon de bonheur et d'azur. Rien ne fait mieux pleuvoir dans mon âme attristée que quelques joyeux rayons, qu'une larme jetée sur ce passé charmant que l'on ne peut tenir que par ce don du ciel qu'on nomme *Souvenir* ! Aussi lorsque je songe à cette époque sainte, dans mon âme, soudain, s'évanouit la plainte et j'éprouve, ravi, ces innocents joies. Qu'un joyeux souvenir m'apporte d'autrefois. Le cœur alors, semblable au cratère qui fume, jette bien loin dehors toute noire amertume, et, grâce à la pensée, on revit par instants à cet âge béni qui fut notre printemps. Si vous n'avez jamais, pressé par la souffrance, évoqué quelque vieux souvenir de l'enfance ; si vous n'avez jamais cherché dans votre cœur quelque joyeux débris de ce temps de bonheur ; si, vous laissant bercer par la mélancolie, rêvez charmant qu'un nomme une douce folie du cœur, vous n'avez pas écouté les échos qui nous viennent parfois de ce temps de repos, Dieu n'a pas mis en vous un rayon de son être, il ne vous a donné, lorsqu'il vous a fait naître, que le désir de l'or et l'ignoble penchant qui fait courir la foule après le vil argent. Il vous a dit : " Vous tous, regardez vers la terre ; tout votre espoir est là, rampezy ; mais la sphère sublime où j'ai placé les plus beaux sentiments " Est à jamais fermée à vos esprits rampants. " Ainsi, Dieu vous l'a dit, au milieu de vos fêtes vous n'ouvrirez jamais vos oreilles distraites à ces accents joyeux, aux murmures confus, derniers échos d'un temps que vous ne verrez plus. Car pour vous le passé ne peut avoir de charmes, à vos rires d'enfant vous préférez vos larmes, et votre esprit, toujours tourné vers l'avenir, ne veut pas perdre une heure à se ressouvenir. Pour moi, qui ne suis pas grand faiseur de fortune, le dirai-je ? parfois le présent m'importune, et je recherche alors dans les jours d'autrefois les plus douces rumeurs, les plus charmantes voix. Si pour moi de ses dons le Seigneur fut avare, il m'a donné du moins, chose qui devient rare, le désir et le temps de me ressouvenir. D'adorer le passé sans craindre l'avenir. Le soir donc, au foyer, près du feu qui reflète ses tremblantes lueurs sur le front du poète, oubliant le présent, je porte mon esprit vers ce passé lointain qui toujours me sourit. Je me rappelle tout, nos jeux, nos cris, nos courses sur les monts, dans les prés, près des charmantes sources, et ma mère aux abois qui toujours nous grondait lorsque, le jour tombé, la troupe retardait. Un des grands cauchemars de cette bonne mère, c'était de nous savoir courant loin du parterre. Elle nous défendait le moulin de Baril (1). Et voulait, pauvre mère, écarter tout péril de nos pas imprudents ; mais nous, courant sans cesse après avoir reçu sa touchante caresse, nous laissions là le seuil étroit de la maison. Cherchant sur la colline un plus vaste horizon, pendant que notre mère, à la basse fenêtre, pensive, guettait l'heure où nous devions paraître. Nous ne l'écoutions pas toujours, mon frère et moi, quand elle commandait de rester sous le toit. Alors avec douceur intervenait mon père. Qui nous disait tout bas : Courez dans la bruyère. Un jour, nous recevions, étonnés et chagrins, l'ordre formel de ne plus courir les ravins, de cesser notre chasse à ces ailes luisantes qui volent au-dessus des moissons jaunissantes, et mon père, traçant le cercle de nos jeux, fixait pour nos ébats le jardin ennuyeux. En trois jours nous avions pillé tout le parterre ; le nid d'oiseau brisé, vidé, gisait à terre ; le merisier sauvage et le pommier vermeil s'ombrageaient plus la fleur contre un ardent soleil, et lançaient dans les airs leurs branches mutilées ; les fruits étaient cueillis, les fleurs étaient volées. Bref, il ne restait plus pour nos exactions que quelques plants de choux et des carrés d'oignons. Puis un jour, tous les deux fatigués de l'espace étroit qu'on nous donnait, nous laissions là la place, et forçant la limite imposée à nos jeux, aux champs pleins de soleil nous gambadions joyeux. Ainsi passaient les jours écoulés de l'enfance. Ainsi sous le regard plein de douce clémence de nos parents chéris nous grandissions heureux. Depuis, mon père est mort, faisant un vide affreux, mais nous laissant au moins le regard d'une mère. Pour calmer nos chagrins et notre plainte amère, et par ses tendres soins moins faire regretter ce passé déjà vieux, mais que j'aime à chanter.

— Août 1876. M. J. A. POISSON.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XIX

L'ENTREVUE

Comme il avait été convenu, Edmond Privat fit descendre Després à l'entrée du parc et continua son chemin, pour arriver, au grand trot de ses deux *mustangs*, par la grande avenue. Quant au Roi des Etudiants, habitué à tous les exercices du corps, il enjamba prestement la haie vive qui fermait le parc, et s'engagea dans un étroit sentier dont le mince ruban se déroulait, en serpentant, vers le nord. Suivant les indications du jeune Privat, Gustave devait déboucher, après une dizaine de minutes de marche, sur un vaste rond-point au centre du parc, et attendre là que la jeune créole et son frère vinssent le rejoindre. Il cheminait donc tranquillement dans la sente à peine tracée, écartant de ses deux mains les rameaux entrelacés qui barraient le passage, et songeant à ce qu'il lui faudrait dire pour convaincre la malheureuse fiancée de Lapierre, lorsque soudain, à un coude du sentier, près d'un petit pont de bois jeté sur un ruisseau, un bruit de branches froissées se fit entendre, suivi de piétinements semblables à ceux produits par un animal qui s'enfuit précipitamment. Després s'arrêta. " Est-ce qu'il y aurait des animaux dans ce parc ? " se demanda-t-il. Et il écarta les branches pour faire quelques pas dans la direction d'où était venu le bruit suspect. Mais tout était rentré dans le silence,

et aucune trace n'était visible sur le lit de feuilles sèches qui tapissaient le sol. " Allons ! se dit-il, je n'ai pas de temps à perdre à la constatation d'une semblable bagatelle... C'est un animal quelconque, ou quelque gamin qui cherche des nids d'oiseaux... Laissons-les à leurs amusements. " Et, pour réparer le temps perdu, Després allongea le pas, refoulant les branches feuillues qui lui froissaient la poitrine, brisant avec fracas les rameaux entrelacés, de telle façon qu'une douzaine de fauves auraient pu s'abattre autour de lui sans qu'il les entendit. Il arriva bientôt en vue de la clairière. C'était, comme nous l'avons dit, un vaste rond-point où venaient aboutir—semblables aux rayons d'une immense roue—toutes les allées principales du parc. Tout autour, des bancs à dossier, peints en la traditionnelle couleur verte, étaient disposés entre les arbres—les uns orgueilleusement assis sur la croupe de quelque petit mamelon, les autres à moitié ensevelis sous le feuillage luxuriant. Gustave se dirigea vers un de ces derniers et s'y installa. Puis il se prit à réfléchir profondément. La partie qu'il allait engager était extrêmement sérieuse. Non-seulement il allait avoir à lutter contre un homme d'une habileté supérieure et rompue à toutes les intrigues, mais encore il lui faudrait porter la conviction dans le cœur d'une jeune fille entièrement fascinée par ce démon, et marchant stoïquement à ce qu'elle croyait être la réhabilitation de la mémoire de son père, avec le fatalisme des victimes antiques. Després n'attendit pas longtemps. En effet, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une jeune fille, vêtue de noir et pâle comme une madone d'albâtre, émergea à un coude de la grande allée conduisant au cottage, et s'avança lentement dans la direction du rond-point. Elle donnait le bras à un jeune homme, que Gustave reconnut sur-le-champ pour être Edmond Privat. Le Roi des Etudiants ne put se défendre d'une profonde émotion à la vue de cette femme malheureuse et forte, de cette belle créole dont le type opulent et la pâleur dorée avaient fait place à une blancheur de cire et à un affaissement précoce. " Comme elle est belle ! se dit-il... et comme elle souffre !... Ah ! non, une aussi admirable femme ne peut aimer cette brute de Lapierre !... Je la sauverai, dussé-je le faire malgré elle ! " Cependant, le couple approchait... Després, le chapeau à la main, s'avança au devant de Mlle Privat, et s'inclinant avec cette courtoisie française qui le distinguait : " Mademoiselle, dit-il, je rends grâce à Dieu et à votre bon ange de me procurer aujourd'hui le bonheur de vous rencontrer... —Ma sœur, interrompit Edmond, j'ai le plaisir de te présenter mon excellent ami, Gustave Després, notre roi... le Roi des Etudiants. " Mlle Privat s'inclina sans répondre. Elle examinait, à la dérobée, la mâle et franche figure de celui qui s'annonçait comme devant être son sauveur. Després reprit : " Mademoiselle, pardonnez-moi si j'ai dû, sans être connu de madame votre mère, solliciter de vous une entrevue dans ce lieu écarté. Les motifs qui me font agir sont tellement en dehors des raisons ordinaires, et les circonstances de l'affaire où je suis engagé tellement impérieuses, que je n'avais réellement pas de choix des moyens. —Monsieur, répondit Laure avec dignité, vous avez mentionné dans votre lettre le nom de mon père, et ce nom seul était suffisant pour me déterminer à accepter votre proposition, si étrange qu'elle me paraisse. " Després s'inclina à son tour ; puis, après quelques secondes de réflexion, il reprit : " Mademoiselle, j'ai en effet à vous parler de votre père, mais j'ai surtout un immense devoir à remplir à l'égard d'une personne qui se sert du nom sans tache du colonel Privat pour arriver à ses vues criminelles. " Laure était tout oreilles, mais elle feignit de ne pas comprendre et garda le silence. Ce que voyant, le Roi des Etudiants se décida à entrer de suite dans le vif de la question. Il poursuivit donc, en regardant Edmond : " Mademoiselle, les instants sont précieux, à vous comme à moi... Il se peut que cette entrevue que j'ai eu le bonheur d'obtenir soit la dernière... Souffrez donc que j'aborde immédiatement le sujet pour lequel je suis venu, et que je prie monsieur votre frère de nous laisser un moment seuls. " Edmond, qui s'attendait à cette invitation, salua et dit : " Je vous quitte, et, toi, ma pauvre sœur, je te supplie de te laisser convaincre et de ne pas être le forgeron de ta chaîne. " Laure fit une inclination de tête et s'assit, sans prononcer une parole. Després resta debout en face d'elle. Une minute se passa dans un silence plein d'anxiété. Enfin, le Roi des Etudiants parut prendre une résolution soudaine : " Mademoiselle Privat, dit-il brusquement, aimez-vous votre père ? —Monsieur ! fit Laure, dont les tempes rougirent. —Je vous demande pardon, mademoiselle, repartit Després, mais je vous supplie à genoux de ne pas vous étonner de mes questions et de me répondre sans arrière-pensée. " Laure hésita une seconde, regarda profondément Després, puis répliqua avec explosion : " Mon pauvre père, je ne l'aimais pas, je l'idolâtrai. —Je le savais, mademoiselle, repartit simplement Després, et si je ne l'eusse pas su, j'aurais abandonné l'idée que je poursuis... " " Maintenant, continua-t-il, voulez-vous avoir assez de confiance en moi pour me dire si, en cas de malheur financier arrivé à ce pauvre père que vous regrettez tant, vous seriez fille à sacrifier la fortune qui vous revient pour combler le déficit ?... —Sans hésiter une seconde, répondit Laure avec fermeté. —Et même à sacrifier le bonheur de toute votre vie ?... poursuivit Després. —Mon bonheur à moi ne peut être mis en comparaison avec la mémoire honorée de mon père, " répondit Laure d'une voix émue. Després s'inclina. " Mademoiselle, dit-il, je savais votre âme grande et noble ; mais, maintenant, je la sais bonne et chevaleresque... Ma tâche en sera plus facile... J'ai des choses infiniment délicates à traiter avec vous ; j'ai des souvenirs bien amers, à réveiller ;... j'ai même des plaies cuisantes à rouvrir. Mais votre courage et la confiance que vous semblez avoir en moi me soutiennent... Vous venez au-devant du salut : l'œuvre de rédemption me sera plus légère. " Laure était émue et ses grands yeux noirs demeuraient constamment fixés sur la sympathique figure du Roi des Etudiants. Després continua : " Vous ignorez probablement, mademoiselle, quel but je poursuis en venant ainsi m'immiscer dans des affaires qui, au premier abord, semblent ne pas me concerner le moins du monde. —Je vous avoue que je ne saurais deviner... —Deux raisons me font agir et me poussent irrésistiblement sur votre chemin... La première et la plus sacrée, c'est que des circonstances tout à fait exceptionnelles, et que je vous expliquerai bientôt, m'ont mis sur la piste d'un grand crime ; la seconde... —Quelle est-elle ? —La seconde, acheva Després avec une sombre énergie, c'est que j'ai une œuvre impérieuse de vengeance à accomplir. " Laure regarda le Roi des Etudiants. Il était debout en face d'elle, l'œil chargé d'éclairs et le bras étendu dans un geste de suprême menace. Elle comprit que ce fier jeune homme, vieilli avant le temps, n'agissait pas pour assouvir une mesquine passion, et que de puissants motifs l'envoyaient à son secours. La confiance pénétra dans son cœur. " Monsieur, dit-elle, quelles que soient les raisons qui vous dirigent, je les respecte et ne désire pas vous forcer à les divulguer... Mais vous avez parlé d'un grand crime sur la piste duquel vous êtes tombé, et, comme je suppose que ma famille est pour quelque chose dans cette ténébreuse affaire, je vous prierais de me dire de quoi il s'agit. —Mademoiselle, répondit Després, vous serez satisfaite, car je ne suis pas venu pour autre chose. —Je vous écoute, monsieur. —Aucune oreille indiscrette n'entendra ce que j'ai à vous dire ? demanda Després, en regardant tout autour de lui. —Il n'y a que mon frère dans le parc, répondit Laure, et vous voyez qu'il ne songe guère à vous écouter. " En effet, Edmond paraissait se trouver trop à son aise, étendu sur la pelouse à une centaine de pieds de là et absorbé dans la lecture d'un roman, pour s'occuper de ce qui se passait entre sa sœur et Gustave. Després prit donc place à côté de Laure, et la regardant avec une sympathie presque paternelle : " Mademoiselle, dit-il brusquement, vous allez vous marier mardi prochain, n'est-ce pas ? —Oui, monsieur, répondit la jeune fille en baissant les yeux. —Votre décision est bien prise ? —Mais, monsieur... —Il le faut, mademoiselle. Répondez-moi en toute confiance, je vous en supplie. —Eh bien ! sans doute, ma décision est arrêtée. —Irrévocablement ? —Pourquoi pas ?... Est-ce que, par hasard, quelqu'un aurait le droit de me forcer la main ? —Non, mademoiselle, personne n'a ce droit, répondit gravement Després ; mais il n'en est pas moins vrai qu'un homme s'est trouvé qui a cru pouvoir le prendre, ce droit ; il n'en est pas moins vrai que, vous qui êtes jeune, belle et riche, vous vous mariez contre votre gré. " Laure pâlit, et regardant son interlocuteur en face : " Monsieur ! dit-elle, vous abusez... —Laissez faire, mademoiselle... repartit tranquillement Després. Je n'avance rien que je ne sois en mesure de prouver. Tout-à-l'heure, vous me rendrez justice. " Puis continuant : " Donc, vous vous mariez contre votre gré et vous n'aimez pas celui qui sera bientôt votre époux. —Je vous laisse dire, puisqu'il le faut. —Bien plus, pauvre jeune fille, vous avez au cœur un autre amour, une de ces passions suaves et douces qui sont l'histoire de toute une vie et ne s'éteignent jamais. " Un rougeur brûlante envahit le front de la jeune fille, mais elle haussa bravement les épaules et feignit de rire. " Beau chevalier redresseur de torts, dit-elle,

vous savez beaucoup de choses, mais je doute fort que vous puissiez lire à découvert dans le cœur d'une femme—surtout d'une femme que vous voyez pour la première fois. —Mademoiselle, reprit Després d'une voix grave, je ne suis pas devin, mais j'ai beaucoup souffert, et le chagrin, en forçant certaines facultés à se replier sur elles-mêmes, à se concentrer, double la puissance de ces facultés, donne une sorte de seconde vue. " Laure jeta un sympathique regard sur le jeune homme et répliqua d'un accent ému : " C'est vrai, monsieur : ceux qui ont souffert voient mieux et plus loin que les heureux de ce monde... Mais, ajouta-t-elle, pour pouvoir pénétrer jusqu'au sanctuaire le plus intime de la pensée humaine, jusque dans le cœur d'une femme, il faut autre chose que l'expérience, autre chose que le raisonnement... —Que faut-il donc ? —Mais, mon Dieu... tout au moins la connaissance intime du caractère, des goûts, des sympathies innées de cette femme. —En ce cas, mademoiselle, s'empressa de répliquer Després, je possède toutes les connaissances nécessaires pour affirmer solennellement que vous n'avez pas d'amour pour votre fiancé, et qu'au contraire... —Achevez. —Vous aimez le noble jeune homme qui, depuis de longues années, souffre en silence à cause de vous. " Laure essaya de rire. " Voilà une conclusion pour le moins étrange, dit-elle. —Elle est très-logique, mademoiselle. Suivez bien mon raisonnement. —Allez... —Vous avez un caractère chevaleresque, porté aux grands dévouements, épris des nobles actions et auquel répugne souverainement tout ce qui paraît louche ou déloyal. —Vous me flattez. —Non pas : je vous analyse. Eh bien ! mademoiselle, ne voyez-vous pas que toutes les tendances sympathiques de votre caractère vous poussent inévitablement vers le loyal jeune homme qui vous aime, tandis que vos antipathies innées vous empêchent d'éprouver autre chose que le plus profond mépris pour votre fiancé ? —Qui vous dit que monsieur Lapierre ne soit pas digne de mon amour ? —Lapierre est un lâche et misérable assassin ! s'écria Després d'une voix concentrée. Laure, stupéfaite, regarda l'étudiant avec de grands yeux et ne répondit pas sur-le-champ. VINCESLAS-ÉUGÈNE DICK. (A continuer.)

NOUVELLES GÉNÉRALES

Londres, 7.—Une dépêche de Belgrade au *Times* dit que la Serbie a renouvelé sa demande d'un armistice d'un mois. Cette application est probablement faite dans le but de poursuivre la guerre sous des circonstances plus favorables à la Russie. Un armistice d'un mois signifie la suspension des hostilités pour l'hiver, parce que la lutte ne pourra reprendre à la fin de novembre. Le fait que les Serbes ont loué deux cents ouvriers de la fabrique impériale de canons d'Allemagne et que les agents russes achètent tous les grains de la Valachie, montre que la Serbie ne songe pas à la paix. Une dépêche de Belgrade au *Times* apprend que, dans la bataille du 28 septembre, un bataillon portant le nom de la princesse Nathalie combattit au nombre de 900, et que, le lendemain, 40 hommes seulement répondirent à l'appel. Londres, 8.—Une dépêche de Raguse rapporte que le prince Nicolas, de Monténégro, a consenti, vendredi, à une suspension des hostilités pendant les négociations pour l'armistice régulier, à condition que les forts occupés par les Turcs ne seront ravitaillés que pour les besoins actuels. Ce résultat est attribuable à la médiation du consul anglais, et il cause une grande sensation parmi les Slaves. Londres, 9.—Le baron Lisgar, mieux connu sous le nom de Sir John Young, qui a été gouverneur-général du Canada de 1868 à 1872, est décédé ce matin. Une dépêche de Cettinge à l'agence Reuter rapporte que les Monténégrins ont tourné les positions de Monkatar Pacha et sont entrés à Trébinge et Ljubinge. Les Turcs ne peuvent maintenant recevoir de renforts. Le général Schernaieff a télégraphié au prince Milan que le général Antitch, samedi, a occupé tous les villages de la vallée de Toplitza. Londres, 11.—Une dépêche de l'agence Reuter, datée de Belgrade, dit que le cabinet serbe a décidé d'accepter l'armistice, dès qu'il sera proposé par les puissances. Une dépêche de Belgrade en date d'hier, dit que les consuls russe, autrichien et français ont reçu instruction d'engager la Serbie à accepter les conditions de l'armistice. Une dépêche de Pesth au *Daily Telegraph* dit que le prince Milan a donné ordre au général Tcherniaieff de suspendre pour le moment les opérations offensives. Constantinople, 11.—Les conditions de l'armistice de six mois ont été communiquées aujourd'hui aux puissances. Une dépêche de Vienne à l'agence Reuter dit qu'on a la certitude que la Serbie n'acceptera pas l'armistice de six mois, et que la Russie considérera l'armistice comme un refus de la Porte, d'accepter les conditions de paix forcées par les puissances européennes.

(1) Moulin appartenant à une famille Baril et situé à quelques arpents de la maison paternelle.